

LADIES FIRST

Briser le silence, trouver la lumière



CÉCILE JUBERT

Cécile Jubert

Ladies First

© Cécile Jubert, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9871-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 – Auvergne, 12 avril 2005 – Et soudain, plus rien

Je n'ai rien compris.

Tout est allé si vite.

Alors que je rentre mon cheval à l'écurie, sans aucun écart de sa part ni faute de la mienne, je me sens soudainement soulevée de la selle, puis projetée au sol, en position assise.

Le bruit sourd de mon bassin s'écrasant sur le chemin de pierres me fait l'effet d'une bombe.

Mon amie Suzanne, cavalière, me devance de quelques mètres, au pas sur le dos de Saguaro, son fidèle cheval.

Elle se retourne, surprise et amusée de me voir assise par terre.

Un peu sonnée, je la regarde, l'air ébahi et interrogateur.

Je me relève avec difficulté, j'ai du mal à marcher.

Câlin, mon compagnon de balade, est rentré tout seul : il a suivi ses amis du peuple à quatre jambes, comme les appellent les Amérindiens.

J'essaie, du mieux que je peux et le plus fièrement possible, de rejoindre le club house, où des parents attendent leurs enfants revenus de balade avec Suzanne.

L'ambiance est chaleureuse.

Je pousse fébrilement la porte et regarde autour de moi.

Les murs en lambris, le plafond décoré ici et là de plumes ramassées sur les chemins, des attrape-rêves aux quatre coins de la pièce, et ces personnes que je ne connais pas...

Tout cela me transporte dans un monde presque irréel.

Je ne sais pas si je dois m'asseoir ou rester debout.

Je feins de ne pas souffrir, mais j'ai terriblement mal.

Tout mon bassin me semble paralysé, lourd et engourdi à la fois.

Je me sers un verre d'eau.

Une jolie femme aux longs cheveux bruns engage la conversation.

Elle vient de Reims, ma ville natale.

Elle semble avoir mon âge et son visage m'est vaguement familier.

Je l'écoute, en grimaçant mais elle ne m'en fait pas la remarque puis elle poursuit, évoquant le suicide de sa sœur.

Elle me raconte comment, il y a quinze ans, sa sœur qu'elle adorait s'est donné la mort sans que personne ne soupçonne quoi que ce soit.

Je ne sais que dire. Je la regarde, je l'écoute, j'ai mal.

Quand soudain, le téléphone sonne.

Suzanne, qui vient juste d'arriver, se précipite sur le combiné.

— Allô ?

— Est-ce que Cécile est là ?

Elle me tend l'appareil :

— Tiens, c'est pour toi.

Je suis étonnée. Venue passer quelques jours avec mon fils cadet au centre équestre de Suzanne, je me demande qui peut bien m'appeler ici.

Je saisis le vieux téléphone en plastique bleu.

— Allô ?

Après un silence interminable, j'entends un long soupir, puis reconnais la voix de mon petit frère, Hervé.

— Gérard est mort.

Il raccroche.

Je reste pendue au téléphone quelques instants. Julien, du haut de ses treize ans, me regarde, immobile.

— Ça va, maman ?

Je repose le combiné.

Mon ventre se déchire, on dirait qu'on m'arrache les tripes.

Ma vue se brouille, je ne me sens pas bien.

Je titube, puis me rattrape in extremis à la porte d'entrée restée ouverte.

— Oui, ça va, je vais prendre l'air.

Je sors dans le jardin. Je ne reconnais rien.

Les arbres semblent figés.

Une poule passe entre mes jambes engourdis.

J'essaie de sentir quelque chose, l'air, les fleurs mais je suis sidérée, morte vivante.

Suzanne me rejoint.

Elle me demande ce qui se passe.

Je l'entends à peine.

Elle me prend une main, puis l'autre, cherche mon regard.

Je suis loin, si loin.

Je lui dis la phrase que je viens d'entendre.

Je la répète, encore et encore :

— Gérard est mort... Gérard est mort...

Elle comprend.

Je tente de m'asseoir sur un rondin de bois.

Mon corps est comme coupé en deux, mes hanches ne répondent plus, mon ventre a explosé.

Je n'ai plus toute ma tête.

Je ne peux plus bouger.

Julien me rejoint, inquiet.

— Ça va aller, ça va aller... Je répète en boucle, pour le rassurer, pour me rassurer.

En une fraction de seconde, je lui dis d'aller ranger ses affaires.

Nous devons partir. Maintenant. Vite.

Il s'exécute, sans comprendre. Je me relève difficilement, rassemble mon sac

de couchage et quelques vêtements laissés ici et là.

Suzanne me prend dans ses bras. Je me laisse pleurer contre elle, j'ai tellement mal.

Je me sens toute petite.

Ses grands yeux bleus me regardent avec tendresse.

Je lui fais un clin d'œil en guise d'au revoir.

Nous montons dans ma Punto blanche.

Je cale mon dos comme je peux contre le siège.

La voiture démarre. Je prends la main de mon fils.

— Gérard est mort.

Il me regarde, surpris. Il comprend lui aussi.

Je le trouve si beau : traits fins, peau mate, cheveux noirs bouclés qui cachent un peu son visage. Je le sais fragile, mais je ne peux pas l'épargner.

Pas cette fois.

Nous traversons le Puy-de-Dôme.

Chaque virage me fait souffrir un peu plus.

Je me répète intérieurement de tenir bon, de ne pas lâcher, d'être forte.

Les forêts de sapins s'étendent à l'infini.

Cette route que je trouvais si belle à l'aller me semble désormais un labyrinthe sans fin.

J'ai mal, une bombe a explosé à l'intérieur de moi.

Puis soudain, je hurle.

Je voudrais tellement que ma voix se taise, que ce cri attende...

Ce rugissement qui me traverse depuis l'annonce et que je retenais.

— Noooooon !!!

Julien se tait, il regarde la route.

Je ne m'entends plus crier tant c'est fort, bestial, incontrôlable.

À bout de souffle, ma gorge capitule.

Je reprends doucement mes esprits et lui propose de nous arrêter pour manger

quelque chose.

Son petit sourire en coin valide ma proposition.

Quelques kilomètres plus loin, une aire d'autoroute nous tend les bras.

Julien commande un steak haché-frites et un coca.

Je prends une salade pour l'accompagner, mais rien ne passe.

Mon corps, à cet instant précis, n'est que souffrance.

J'appelle Hervé pour lui dire que nous avons pris la route et savoir où il en est.

Il décide de nous rejoindre chez moi, à Carpentras, ce soir.

Nous aviserons pour la suite.

Je suis soulagée de savoir que nous allons nous retrouver. Je n'ai plus que lui, mon petit frère adoré.

Hervé, c'est un grand gaillard aux yeux bleus, le seul à les avoir clairs dans la famille.

Il est rassurant, écrivain et chauffeur de car scolaire.

Nous reprenons la route. Je me sens moins seule. Je ne crie plus.

Julien met la radio et tapote ses doigts sur la boîte à gants, au rythme de la musique.

La route me semble longue. Si longue.

Le soleil brille de mille feux, la cime des sapins semble allumer le ciel, ce ciel que je regarde comme un appel, comme si Gérard était déjà là-haut.

Je m'entends lui demander pardon. Je m'excuse. Je m'en veux tellement.

Et si nos parents avaient raison ? Et si tout était ma faute ?¹

Les images reviennent en boucle. Elles ne m'ont jamais quittée.

Nous étions si jeunes.²

Après quatre heures de route qui m'ont semblé une éternité, nous arrivons à Carpentras.

Le soleil couchant éclaire le pare-brise et m'éblouit. Les paysages me sont familiers. Le printemps explose : tous les arbres sont en fleurs, mais plus rien ne m'émerveille.

Toute la beauté de la nature a quitté mon cœur.

Je gare la voiture sur le parking du marché. Julien prend les bagages et je tente de m'extirper de mon siège. J'ai du mal à marcher tant mon bassin est amoché.

J'ouvre la maison de la rue Cottier, l'une de ces petites rues des villes du Sud, avec un vieux platane qui offre son ombre aux passants aux heures chaudes.

Julien file dans sa chambre, au dernier étage, retrouver ses jeux vidéo. Il a dû trouver le temps long.

Je peine à monter l'escalier en pierre qui mène au salon. Je m'accroche tant bien que mal à la rambarde en bois. Pas à pas, j'atteins enfin l'étage.

Je m'effondre sur le canapé.

Mon regard tombe sur une photo d'Amma. Je la supplie de m'aider, de me rendre mon corps, de me redonner vie.

Amma, cette sainte indienne que j'ai rencontrée quelques mois plus tôt, et qui a transformé ma vie en me faisant goûter à la religion de l'Amour. Amma, qui m'a prise dans ses bras comme elle le fait avec des millions de personnes et m'a transportée ailleurs, là où il fait bon vivre.

Je ferme les yeux et me revois lors du darshan (l'étreinte, en indien). Je me rappelle l'odeur d'essence de rose qui m'avait envahie durant ce moment inoubliable, qui n'avait pourtant duré que quelques secondes.

Un bip de téléphone me ramène au présent. La batterie est à plat.

Rien que l'idée de me lever pour chercher le chargeur, sûrement perdu au fond de mon sac et atteindre la seule prise disponible, dans la cuisine, me semble insurmontable.

Je me traîne sur les tommettes rouges et chaudes, saisis mon sac avec difficulté. Chaque geste est douloureux. Je plonge la main à l'intérieur : pas de chargeur. Je l'ai sans doute oublié en Auvergne.

Je rampe à nouveau vers le canapé.

— Pas de téléphone, pas de mauvaise nouvelle... me dis-je intérieurement.

On sonne à la porte. Je ne réagis pas. Je n'attends personne. Ce ne peut pas être Hervé : il est trop tôt, il vient de si loin.

La porte s'ouvre, je ne ferme jamais à clé. La voix de mon ami Simon résonne :

— Cécile ?

— Oui, je suis en haut, monte.

Simon, qui me prête sa maison depuis quelques mois, est surpris d'avoir vu ma voiture sur le parking. Il monte rapidement.

Je le regarde. Je n'ai ni la force de sourire, ni celle de le rassurer. Je m'effondre en larmes et lui dis, entre deux hoquets, que Gérard est mort, que mon petit frère est en route, qu'il faut prévenir Cléo et que je suis perdue.

Il me tend son téléphone :

— Appelle ta fille, ça va aller.

— Je n'ai plus de batterie.

Il descend à son restaurant, situé à quelques mètres, pour me trouver un chargeur.

Je compose le numéro de Cléo.

Elle adorait son oncle.

J'ai peur pour elle, si jeune.

— Allô, ma chérie ?

J'essaie de prendre une voix posée. Je respire profondément et balance :

— Gérard est mort.

Silence.

— J'arrive ! me dit-elle, avec l'élan que je lui connais.

Simon remonte avec son chargeur et me propose de venir dîner au restaurant quand nous serons tous réunis. J'accepte.

Cléo arrive essoufflée. Elle habite un peu plus haut dans la rue, avec son compagnon et leur fils Killian, qui fêtera bientôt ses un an.

Je la prends dans mes bras, incapable de me lever. Nous nous serrons fort.

Elle a fêté ses 19 ans hier, et je n'étais pas là.

Ses boucles blondes dans mon cou me font du bien. Je retrouve son odeur unique, elle compose elle-même ses parfums depuis toujours.

Elle s'inquiète de savoir où est son frère.

— Il joue dans sa chambre. Le voyage a été violent... j'ai pas assuré.